

L'Occident face au « Nouveau Monde » :

le mythe du « Bon Sauvage » au service de la réflexion

Objet d'étude : La question de l'homme dans les genres de l'argumentation.

Problématiques :

- Comment la découverte du Nouveau Monde et des cultures indiennes a-t-elle favorisé chez les penseurs occidentaux le développement d'une réflexion critique et satirique sur leur propre société ?
- Comment la confrontation avec des sociétés jugées plus primitives, c'est-à-dire à la fois barbares et plus proches de la nature, a-t-elle favorisé une réflexion sur la nature des sociétés humaines et sur les rapports entre nature et culture ?

Lecture complémentaire : Bougainville, *Voyage autour du monde*

Le *Voyage de Bougainville* est le récit d'une circumnavigation (tour du monde) accomplie par Louis-Antoine de Bougainville à la fin du XVIII^e siècle : l'un de ses buts était de cartographier l'océan Pacifique, encore mal connu. Le passage qui a le plus retenu l'attention, dans ce voyage, est le récit de la découverte de l'île de Tahiti, car celle-ci renouvelle le mythe du « bon sauvage ».

Extrait 1

À mesure que nous avons approché de la terre, les insulaires avaient environné les navires. L'affluence des pirogues fut si grande autour des vaisseaux, que nous eûmes beaucoup de peine à nous amarrer au milieu de la foule et du bruit. Tous venaient en criant *tayo*, qui veut dire *ami*, et en nous donnant mille témoignages d'amitié ; tous demandaient des clous et des pendants d'oreilles. Les pirogues étaient remplies de femmes qui ne le cèdent pas pour l'agrément de la figure au plus grand nombre des Européennes, et qui, pour la beauté du corps, pourraient le disputer à toutes avec avantage. La plupart de ces nymphes étaient nues, car les hommes et les vieilles, qui les accompagnaient, leur avaient ôté le pagne dont ordinairement elles s'enveloppent. Elles nous firent d'abord, de leurs pirogues, des agaceries où, malgré leur naïveté, on découvrait quelque embarras ; soit que la nature ait partout embelli le sexe d'une timidité ingénue, soit que, même dans les pays où règne encore la franchise de l'âge d'or, les femmes paraissent ne pas vouloir ce qu'elles désirent le plus. Les hommes, plus simples ou plus libres, s'énoncèrent bientôt clairement. Ils nous pressaient de choisir une femme, de la suivre à terre, et leurs gestes non équivoques démontraient la manière dont il fallait faire connaissance avec elle. Je le demande : comment retenir au travail, au milieu d'un spectacle pareil, quatre cent Français, jeunes, marins, et qui depuis six mois n'avaient point vu de femmes ? Malgré toutes les précautions que nous pûmes rendre, il entra à bord une jeune fille qui vint sur le gaillard d'arrière se placer à une des écouteilles qui sont au-dessus du cabestan ; cette écouteille était ouverte pour donner de l'air à ceux qui viraient. La jeune fille laissa tomber négligemment un pagne qui la couvrait et parut aux yeux de tous, telle que Vénus se fit voir au berger phrygien. Elle en avait la forme céleste. Matelots et soldats s'empressaient pour parvenir à l'écouteille, et jamais cabestan ne fut viré avec une pareille activité.

Nos soins réussirent cependant à contenir ces hommes ensorcelés, le moins difficile n'avait pas été de parvenir à se contenir soi-même. Un seul Français, mon cuisinier, qui malgré les défenses avait trouvé le moyen de s'échapper, nous revint bientôt plus mort que vif. À peine eut-il mis pied à terre, avec la belle qu'il avait choisie, qu'il se vit entouré par une foule d'Indiens qui le déshabillèrent dans un instant, et le mirent nu de la tête aux pieds. Il se cru perdu mille fois, ne sachant où aboutiraient les exclamations de ce peuple, qui examinait en tumulte toutes les parties de son corps. Après l'avoir bien considéré, ils lui rendirent ses habits, remirent dans ses poches tout ce qu'ils en avaient tiré, et firent approcher la fille en le pressant de contenter les désirs qui l'avaient amené à terre avec elle. Ce fut en vain. Il fallut que les insulaires ramenassent à bord le pauvre cuisinier, qui me dit que j'aurai beau le réprimander, que je ne lui ferais jamais autant de peur qu'il venait d'en avoir à terre.

Extrait 2

Lorsque nous fûmes amarrés, je descendis à terre avec plusieurs officiers, afin de reconnaître l'aiguade. Nous y fûmes reçus par une foule immense d'hommes et de femmes qui ne se lassaient point de nous considérer ; les plus hardis venaient nous toucher, ils écartaient même nos vêtements, comme pour vérifier si nous étions absolument faits comme eux ; aucun ne portait d'armes, pas même de bâtons. Ils ne savaient comment exprimer leur joie de nous recevoir. Le chef de ce canton nous conduisit dans sa maison et nous y introduisit. Il y avait dedans cinq ou six femmes et un vieillard vénérable. Les femmes nous saluèrent en portant la main sur la poitrine, et criant plusieurs fois *tayo*. Le vieillard était père de notre hôte. Il n'avait du grand âge que ce caractère respectable qu'impriment les ans sur une belle figure. Sa tête ornée de cheveux blancs et d'une longue barbe ; tout son corps nerveux et rempli, ne montraient aucune ride, aucun signe de décrépitude. Cet homme vénérable parut s'apercevoir à peine de notre arrivée ; il se retira même sans répondre à nos caresses, sans témoigner ni frayeur, ni étonnement, ni curiosité ; fort éloigné de prendre part à l'espèce d'extase que notre vue causait à tout ce peuple, son air rêveur et soucieux semblait annoncer qu'il craignait que ces jours heureux, écoulés pour lui dans le sein du repos, ne fussent troublés par l'arrivée d'une nouvelle race¹.

On nous laissa la liberté de considérer l'intérieur de la maison. Elle n'avait aucun meuble, aucun ornement qui la distinguât des cases ordinaires, que sa grandeur. Elle pouvait avoir quatre-vingts pieds de long sur vingt pieds de large. Nous y remarquâmes un cylindre d'osier, long de trois ou quatre pieds et garni de plumes noires, lequel était suspendu au toit, et deux figures de bois que nous prîmes pour des idoles. L'une, c'était le dieu, était debout contre un des piliers ; la déesse était vis-à-vis, inclinée le long du mur, qu'elle surpassait en hauteur, et attachée aux roseaux qui le forment. Ces figures mal faites et sans proportions avaient environ trois pieds de haut, mais elles tenaient à un piédestal cylindrique, vidé dans l'intérieur, et sculpté à jour. Il était fait en forme de tour, et pouvait avoir six à sept pieds de hauteur, sur environ un pied de diamètre ; le tout était d'un bois noir et fort dur².

Le chef nous proposa ensuite de nous asseoir sur l'herbe au-dehors de sa maison, où il fit apporter des fruits, du poisson grillé et de l'eau ; pendant le repas, il envoya chercher quelques pièces d'étoffe, et deux grands colliers faits d'osier et recouverts de dents de requins. Leur forme ne ressemble pas mal à celle de ces fraises immenses qu'on portait du temps de François Ier. Il en passa un au col du chevalier d'Oraison, l'autre au mien, et distribua les étoffes. Nous étions prêts à retourner à bord, lorsque le chevalier de Suzannet s'aperçut qu'il lui manquait un pistolet, qu'on avait adroitement volé dans sa poche. Nous le fîmes entendre au chef qui, sur-le-champ, voulut fouiller tous les gens qui nous environnaient ; il en maltraita même quelques-uns. Nous arrêtâmes ses recherches, en tâchant seulement de lui faire comprendre que l'auteur du vol pourrait être la victime de sa friponnerie, et que son larcin lui donnerait la mort.

Le chef, et tout le peuple nous accompagnèrent jusqu'à nos bateaux. Prêts à y arriver, nous fûmes arrêtés par un insulaire d'une belle figure qui, couché sous un arbre, nous offrit de partager le gazon qui lui servait de siège. Nous l'acceptâmes ; cet homme alors se pencha vers nous, et d'un air tendre, aux accords d'une flûte dans laquelle un autre Indien soufflait avec le nez, il nous chanta lentement une chanson, sans doute anacréontique³ : scène charmante, et digne du pinceau de Boucher⁴.

1. Il n'y a aucun vieillard dans le journal de bord de Bougainville, qui a probablement inventé cette figure.

2. Précision du journal de bord : « Dans les maisons des principaux, on trouve deux grandes figures de bois, une de chaque sexe. Pour savoir si ce sont des idoles, on s'est mis à genoux devant, ensuite on a craché dessus, on les a foulées aux pieds, ces actes si différents ont également attiré la risée des Indiens spectateurs. » L'explication est donnée ailleurs : « Ils possèdent des images de bois sculptées appelées *tii* qui servent de limites aux propriétés ; elles ne sont pas destinées à être vénérées mais sont placées là pour rappeler aux personnes de rang égal ou inférieur au propriétaire du terrain, d'avoir à se dévêtir jusqu'à la ceinture pour honorer le propriétaire lorsqu'ils passent près de là. »

3. Anacréon est le nom d'un poète de l'Antiquité grecque. L'ode anacréontique passe au XVIIIe siècle pour une forme de poésie primitive, une forme d'art correspondant aux débuts de l'humanité.

4. Peintre du XVIIIe siècle célèbre pour ses scènes galantes situées dans un cadre champêtre.

Commerson, *Lettre*

Commerson est un naturaliste qui a accompagné Bougainville dans son voyage autour du monde. Le texte qui suit est une lettre dans laquelle il décrit Tahiti. Cette lettre a été publiée dans un journal, le *Mercure de France*. Elle reflète une vision du « bon sauvage » inspirée par la définition de l'« état de nature » (l'état naturel de l'homme aux origines de l'humanité) donnée par Rousseau.

Je lui avais appliqué le nom d'Utopie ou de fortunée, que Thomas Morus avait donné à sa République idéale : je ne savais pas encore que M. de Bougainville l'avait nommée la nouvelle Cythère, et ce n'est que postérieurement qu'un prince de cette nation, celui que l'on a conduit en Europe, nous a appris qu'elle était nommée Taïti par ses propres habitants. Le nom que je lui destinai convenait à un pays, le seul peut-être de la terre, où habitent des hommes sans vices, sans préjugés, sans besoins, sans dissensions. Nés sous le plus beau ciel, nourris du fruit d'une terre qui est féconde sans culture, régis par des pères de famille plutôt que par des rois⁵, ils ne reconnaissent d'autre Dieu que l'amour ; tous les jours lui sont consacrés, toute l'île est son temple, toutes les femmes en sont les idoles, tous les hommes les adorateurs. Et quelles femmes encore ! Les rivales des Georgiennes pour la beauté, et les sœurs des Grâces sans voile. La honte ni la pudeur n'exercent point leur tyrannie, la plus légère des gazes flotte toujours au gré du vent et des désirs⁶.

L'acte de créer son semblable est un acte de religion ; les préludes en sont encouragés par les vœux et les chants de tout le peuple assemblé, et la fin est célébrée par des applaudissements universels ; tout étranger est admis à participer à ces heureux mystères ; c'est même un des devoirs de l'hospitalité que de les y inviter, de sorte que le bon Taïtien jouit sans cesse ou du sentiment de ses propres plaisirs ou du spectacle de ceux des autres. Quelque censeur austère ne verra peut-être en cela qu'un débordement de mœurs, une horrible prostitution, le cynisme le plus effronté ; mais n'est-ce pas l'état de l'homme naturel, né essentiellement bon, exempt de tout préjugé et suivant sans défiance comme sans remords les douces impulsions d'un instinct toujours sûr, parce qu'il n'a pas encore dégénéré en raison ?

Une langue très sonore, très harmonieuse, composée d'environ quatre ou cinq cent mots indéclinables et inconjugables ; c'est-à-dire sans aucune syntaxe, leur suffit pour rendre toutes leurs idées, et pour exprimer tous leurs besoins. Noble simplicité qui n'excluant ni les modifications des tons ni la pantomime des passions, les garantit de cette superbe battologie que nous appelons la richesse des langues, et qui nous fait perdre dans le labyrinthe des mots la netteté des perceptions et la promptitude du jugement. Le Taïtien, au contraire, nomme son objet aussitôt qu'il l'aperçoit. Le ton dont il a prononcé le nom de cet objet a déjà rendu la manière dont il en est affecté. Peu de paroles font une conversation rapide. Les opérations de l'âme, les mouvements du cœur sont Isochrones avec le remuement des lèvres. Celui qui parle et celui qui écoute sont toujours à l'unisson. [...]

Je ne quitterai pas ces chers Taïtiens sans les avoir lavés d'une injure qu'on leur fait en les traitant de voleurs – il est vrai qu'ils nous ont enlevé beaucoup de choses, et cela même avec une dextérité qui ferait honneur au plus habile filou de Paris ; mais méritent-ils pour cela le nom de voleurs ? Qu'est-ce que le vol ? C'est l'enlèvement d'une chose qui est en propriété à un autre : il faut donc que l'un se plaigne justement d'avoir été volé, qu'il lui ait été enlevé un effet sur lequel son droit de propriété était préétabli et avoué ; mais ce droit de propriété est-il dans la nature ? Non ; il est de pure convention. Aucune convention n'oblige, à moins qu'elle ne soit connue et acceptée. Le Taïtien, qui n'a rien à lui, qui offre et qui donne généreusement tout ce qu'il voit désirer, ne l'a point connu ce droit exclusif ; donc l'acte d'enlèvement qu'il nous fait d'une chose qui excite sa curiosité n'est, selon lui, qu'un acte d'équité naturelle, par lequel il sait nous faire exécuter ce qu'il exécuterait lui-même. C'est l'inverse du talion, par lequel on s'applique tout le bien qu'on aurait fait aux autres. Notre prince taïtien était un plaisant voleur, il prenait d'une main un clou, ou un verre ou un biscuit, mais c'était pour le donner de l'autre au premier des siens qu'il rencontrait en leur enlevant canards, poules et cochons qu'il nous apportait.

5. Il s'agit d'un lieu commun de la représentation du sauvage. Bougainville finira par découvrir que Tahiti est au contraire régie par des différences de castes très nettes : « je me trompais, la distinction des rangs est fort marquée à Tahiti, et la disproportion est cruelle. » L'idée que les civilisations sauvages sont égalitaires est une projection des idéaux philosophiques des Lumières, et de la fiction de l'« état de nature ».

6. Cythère est le nom d'une île grecque consacrée au culte de Vénus. Les Grâces sont des divinités grecques souvent associées à cette déesse.